

CHRISTOPHEBIER

# OBSESSIONS

BIS



LE DILETTANTE

*Obsessions bis*

## DU MÊME AUTEUR

### Fiction

*Monsieur 027*, éd. Innocences, Paris [à paraître]

*La Votation Meuh*, éd. Esprit de Famille, Le Kremlin-Bicêtre, 2023

*Fleurs de mâles* [signé Léon Despair],  
éd. Select-Bibliothèque, Paris, 2023

*Femellisé & La Chienne fatale* [signés Don Brennus Aléra fils],  
éd. Select-Bibliothèque, Paris, 2022

*L'Obsession du Matto-Grosso*, Éditions du Sandre, Paris, 2022

*SM le maudit*, BD dessinée par Yxes, éd. Dynamite, Paris, 2018

*Horticulture*, éd. Derrière la salle de bains, Rouen, 2018

*Ernest*, éd. Littérature mineure, Rouen, 2016

### Essais

*Amour vache*, d'Anne Van der Linden,  
avec Xavier-Gilles Néret, éd. Eretic-Art, Saint-Denis, 2020

« Le féminisé de Compiègne », dans *Féminisé*,  
éd. Galerie Au Bonheur du Jour, Paris, 2019

*Pulsions graphiques, Elvifrance 1970-1992*, éd. Cernunnos, Paris, 2018

*Obsessions*, éd. Le Dilettante, Paris, 2017

*Farrel*, avec Dominique Forma, éd. Christophe Bier, Paris, 2017

*Dictionnaire des films français pornographiques & érotiques 16 et 35 mm*  
[dir.], éd. Serious Publishing, Paris, 2011

*Barbara Valentin & Le Mort dans le filet*, éd. Monster Bis, Paris, 2008

*Censure-moi*, éd. L'Esprit frappeur, Paris, 2000

*Les Nains au cinéma*, éd. Christophe Bier, Paris, 1998



Christophe Bier

*Obsessions bis*

*sélection de chroniques de l'émission  
Mauvais Genres, France Culture  
2016-2022*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

*Ces chroniques, présentées dans l'ordre de leur passage  
radiophonique, sont issues de l'émission Mauvais  
Genres, diffusée sur France Culture le samedi soir.  
[www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr)*

© le dilettante, 2023

ISBN 979-10-308-0118-7

Couverture : Pakito Bolino

*À Joseph Farrel.*

*À Victor Tabournot.*

*À Monsieur 027.*



*« À nous de mettre nos existences en aventures !  
À nous d'erroflynniser tout autour de nous ! »*

Noël Godin, cité page [213](#)



## AVANT-PROPOS

Octobre 2022 : *Mauvais Genres*, produite et animée par François Angelier, fêtait ses vingt-cinq ans.

Une aussi belle longévité tendrait à prouver que nos objets de dévotion, depuis les années pionnières, ont conquis un public plus large et renouvelé. La littérature de « second rayon », le western italien, le dessin fétichiste, le gore, la BD érotique ne sont plus l'affaire des aficionados. Depuis le premier volume de chroniques, sorti en 2017, mes chères obsessions prospèrent.

Dans cette émission-bilan, certains se félicitaient de la victoire des mauvais genres, le terme de « légitimation » fut prononcé à plusieurs reprises, jusqu'à s'imposer en conclusion.

Des faits récents ont entaché cet optimisme hâtif, venant nous rappeler qu'aucune légitimation n'était à espérer pour des zones définitivement transgressives. Il n'y a pas lieu de s'en lamenter : en quoi donc la respectabilité servirait-elle aux mauvais genres ? N'est-ce pas même incompatible ? Nous pouvons cependant nous inquiéter de ces nouvelles formes de censure morale dont certaines associations et les réseaux sociaux, plus hystériques que jamais, se font les propagateurs. Il n'est plus question aujourd'hui, au nom de combats nobles (contre le racisme, la colonisation, la violence sexiste, le patriarcat, la pédocriminalité), de concentrer ses efforts pour venir en aide à de vraies victimes. Il importe davantage de sauver des représentations, des êtres de papier et d'encre, de nettoyer à grande eau les fantasmes et d'imposer des idéologies. Ce puritanisme a éclaté avec éloquence lors de « l'affaire

Bastien Vivès », dessinateur déjà invité à *Mauvais Genres*, que la presse encensait jadis pour ses subtils portraits de femmes en bandes dessinées (laissons aux autres le terme snob de « romans graphiques »), soudain attaqué pour trois œuvres pornographiques, revendiquées comme telles, qui relèveraient, selon la meute des procureurs, de la justice. L'article 227-23 est désormais à la mode, le spectre de la pédocriminalité brandi avec son corollaire insidieux, l'autocensure.

Dans cet ouvrage, vous trouverez des artistes issus du graph-zine\* : Daisuke Ichiba, Guillaume Soulatges, Anne Van der Linden, Fredox, Bernhart, autant de cibles potentielles de cette vague qui ne tolère plus l'absolue liberté de la création. Tous ont été édités par Le Dernier Cri, structure fondée en 1993 par Caroline Sury et Pakito Bolino, dont la riche production est recherchée par des institutions comme la Bibliothèque nationale. Elle est aujourd'hui menacée par un procès prévu en février 2024, en raison d'une exposition montée en 2015, *Berlinhard*, avec les œuvres de Reinhard Scheibner et de Stu Mead. Elle avait alors été victime d'une rage détestable autant que d'une manipulation politique visant, dans le contexte des futures élections régionales, à déstabiliser la municipalité de Marseille et le conseil régional, puisque des subventions étaient attribuées à la Friche de la Belle-de-Mai, qui accueillait l'événement : le feu, provoqué par un site d'extrême droite lançant sa « pétition citoyenne », avait été aussitôt propagé par des élus du Front national. Il y avait eu une contre-pétition, des articles de soutien dans la presse, mais aussi des menaces de mort à l'encontre de Pakito Bolino. Huit ans après, les outrages changent de camp idéologique. Une association « luttant contre les faits de viols, maltraitements et violences faits aux enfants » remet le couvert et porte plainte pour « diffusion

---

\* Pour cerner précisément cette scène « undergraphique » : *Graph-zine Graphzone*, de Xavier-Gilles Néret. Éditions du Sandre / Le Dernier Cri, Paris-Marseille, 2019.

de l'image d'un mineur présentant un caractère pornographique » auprès du procureur de la République de Marseille. Ces braises ravivées révèlent les égarements d'une époque intolérante qui prend les créateurs pour des boucs émissaires. La haine du sexe, cette névrose qui ridiculisait les censeurs d'antan, l'inénarrable abbé Bethléem en tête ou l'affligeant Daniel Parker du Cartel d'action sociale et morale, est dépassée par une haine supérieure : celle de l'imaginaire. La nouvelle génération des censeurs veut la criminaliser et réparer les dommages subis par ses personnages de papier, d'encre et de peinture. Les chimères sont sommées de se conformer à la vertu et au droit, et les artistes à l'autocensure. Parmi ces intolérants de tous bords, certains osent sans rire se réclamer d'un « progressisme ». Tous rejoignent les sinistres dénonciateurs de « l'art dégénéré ».

Il y aurait donc des « mauvais genres », des « mauvaises manières », des « mauvais artistes ». L'érotisme et la violence, pointés par les hordes de « belles âmes », sont des prétextes classiques. Leur objectif vise à éradiquer les « dégénérés » comme on arrache sans pitié les mauvaises herbes, sans se soucier de ce qu'est réellement un artiste, pourquoi il crée et pourquoi subsiste, face à cette moraline galopante, un public qui les acclame et pour qui ils sont aussi nécessaires que l'air respiré. Stu Mead peut disparaître à jamais, intimidé par les menaces, Le Dernier Cri peut se taire, étouffé par les procès, alors les « belles âmes » s'en réjouiront, déterminées à abattre l'imaginaire dans ce qu'il a de moins convenu.

Il ne faut pas seulement être vigilants. Il faut se battre avec la même énergie déployée par ces ennemis des rêves indomptables et de « la violence poétique » si bien décrite par Annie Le Brun, l'une des rares voix qui s'alarment de cet anéantissement depuis des décennies.

Nous sommes de mauvaises âmes. Nous ne nous laisserons pas asservir par le Bien.



## 1. Moiteur

En 1962, José Benazeraf, jusqu'alors producteur, écrit et réalise en douze jours son premier film, *L'Éternité pour nous*, adaptation d'un roman de Georges-Jean Arnaud publié au Fleuve Noir. Il en respecte la grisaille, l'égarement des personnages. En poussant l'érotisme latent propre aux intrigues provinciales du romancier, il parvient à un drame angoissant et charnel, dans un décor qui porte les stigmates de la solitude et de l'abandon. Dans une pension-blockhaus, en morte-saison continuelle, près d'un bord de mer désert, rythmés par le ressac vain des vagues, des personnages-épaves s'engluent : un compositeur raté est tiraillé par la grâce vulgaire de sa chanteuse et le désir refoulé de la propriétaire du lieu. La première n'a de talent que quand elle est nue, la seconde s'étiole au chevet d'un mari incurable. Ce corps malade, dans l'obscurité permanente de sa chambre, catalyse la pulsion de vie. Le large format Scope accentue la dérégulation des êtres, silhouettes perdues dans l'étendue des espaces naturels. Les dialogues se figent dans une écriture qui frôle l'artifice. Le cinéaste filme avec gravité la sensualité animale de Sylvia Sorrente, vingt ans, modèle sexy du magazine *Paris-Hollywood* à l'opulente poitrine, et les débordements soudains de Monique Just. Sa tragédie est-elle retenue par la censure, forte à l'époque ? Les étreintes restent inassouvies.

Sorti dans le circuit spécialisé des salles sexy de Pigalle, *L'Éternité pour nous* est rebaptisé par les exploitants d'un plus commercial *Le Cri de la chair*, résumant brutalement l'érotisme noir que Benazeraf développera pendant trente ans. Dès ce

premier film, il trouve son style, fait de citations littéraires – ici Montherlant –, de figures hiératiques, de strip-teases digressifs, de violence. La nuit prédomine et piège les protagonistes jusqu’aux premières lueurs de l’aube, victimes fragiles d’un romantisme désenchanté.

*L’Éternité pour nous* (1962), de José Benazeraf. DVD LCJ, 2016.

*Émission du 3 septembre 2016*

## 2. Petits romans sentimentaux

Les Éditions Zoé, à Genève, continuent l’exploration inlassable de l’œuvre de Robert Walser. Inventeur d’une micrographie difficilement déchiffrable qui resserre le procédé d’écriture, presse les caractères, il façonne un espace privé créatif, minuscule et pourtant illimité qui s’épanouit dans les années 1920 avec une intense production dans les revues.

Lecteur omnivore, il prend plaisir à la littérature industrielle. Plusieurs fois, il mentionne des titres sentimentaux du « Petit Livre », une collection en français créée par Ferenczi, production de masse vouée à l’oubli, aux conventions rudimentaires et au retour à l’ordre bourgeois, de « petits romans, commente-t-il, qui ne sont pas du tout de la bonne littérature, quoiqu’ils soient parfois assez bien écrits, c’est-à-dire de façon séduisante ». Le Paris des Années folles de cette prose d’abattage génère un érotisme diffus propre à le stimuler. En confrontant les œuvres originelles avec les résumés que l’écrivain compose, Marion Graf révèle chez lui une poétique de la lecture qu’il définit par le mot *anlesen*, lecture désacralisée qui sert de matière première pour une recreation. Les 95 pages du *Semur de larmes*, de Georges Sim – autrement dit Simenon, polygraphe en 1928 chez Ferenczi –, sont détournées par Walser en moins d’une page. Le cœur tendre d’une jeune fille pal-

pite pour un séducteur mondain. Sans scrupules, celui-ci fait chanter sa mère, dont il avait été l'amant. L'honneur familial est sauvé dans un final au kitsch paternaliste. Avec ironie et liberté, Walser renverse la passivité des femmes, chez lui follement intéressées par la fréquentation de l'aventurier démoniaque qui décampe avec l'argent et une femme de chambre sans subir la condamnation morale de Simenon. Au sujet de *Quand l'amour veut* de Jean de La Hire, Walser le réinvente avec un zèle parodique, notant le manque des données météorologiques, des descriptions de personnages et de lieux, et l'absence totale d'humour. Dans ce mini Zoé n° 99 proche du format des fascicules Ferenczi, Marion Graf fait de Walser, recycleur persifleur de textes triviaux, un père de l'esthétique postmoderne, et rappelle ces lignes du *Brigand* qui « fit ensuite main basse sur des histoires, c'est-à-dire qu'il lisait toujours ces petits livres populaires, et qu'avec les récits qu'il avait lus il en fabriquait d'autres tout à fait personnels, ce qui le faisait rire ».

*Robert Walser, Lecteur de petits romans sentimentaux français*, de Marion Graf. Éditions Zoé, coll. « Zoé mini » n° 99, 2016.

*Émission du 17 septembre 2016*

### **3. Art du plagiat**

En 1993, David Didelot consacre le numéro 1 de son fanzine *Vidéotopsie* à l'étude de *Virus cannibale*, un film de Bruno Mattei, alias Vincent Dawn. Vingt-trois ans plus tard, il récidive avec un livre impressionnant sur ce réalisateur conspirateur. *Bruno Mattei, Itinéraires bis* est une balade touffue dans la décadence du bis italien. Après deux décennies de montage, Mattei passe en effet à la réalisation dans les années 1970, ne travaillant qu'avec des budgets de misère et des acteurs de second

plan. Il grenouille dans les filons les moins reluisants, rafistole à grand renfort de stock-shots et pratique le double tournage. Son cinéma bricolé et rugueux colle aux pulsions glauques. *Hôtel du plaisir pour SS*, tourné dans des décors indigents, vaut pour le cabotinage absurde des comédiens et son sadisme outrancier. Le couvent corrompu par le Mal des *Novices libertines*, le palais bestial de *Caligula et Messaline*, les cellules nauséuses de *Pénitencier de femmes* offrent des répulsions similaires. Dans ses plagiats, les divagations et les incohérences retiennent l'attention. *Virus cannibale*, qui copie des scènes entières de Romero, propose, par sa collection disparate de stock-shots, une Nouvelle-Guinée impossible; un chat sort du ventre déchiré d'une grand-mère zombie; un militaire, vêtu d'un tutu vert et d'un chapeau claqué, chante *Singin' in the Rain*, avant que des zombies radioactifs ne se jettent sur lui pour le dévorer. *Les Rats de Manhattan* est un autre pic, qui abandonne le prétexte post-nucléaire pour le huis clos de *La Nuit des morts-vivants*. Aux Philippines, dans des conditions folles, Mattei tourne des sous-*Rambo* et un *Robowar* qui décalque le *Predator* de John McTiernan. Il portera l'étendard laminé du bis jusqu'aux ultimes soubresauts des années 2000, se vouant aux imitations érotiques de *Basic Instinct*. Affaibli par une tumeur au cerveau, l'artisan forcené tourne un dernier film de zombies philippin, démarquant avec autodérision *Aliens, le retour*.

Il faudrait sauver deux westerns tardifs de 1986, *Bianco Apache* et *Scalps*, cruels et nihilistes, mais la jungle de fac-similés grossiers des succès, pillés sans vergogne, sidère. Leur décalage extravagant les transforme en réjouissantes parodies et donne au cinéaste une reconnaissance inattendue.

*Bruno Mattei, Itinéraires bis*, de David Didelot. Éditions Artus Films, Alignan-du-Vent, 2016.

*Émission du 24 septembre 2016*

#### 4. Ivresse du gore

*Corps et liens* est le titre-référence de la réédition de trois romans d'un des auteurs les plus personnels de la collection « Gore » du Fleuve Noir de la seconde moitié des années 1980 : Pascal Marignac, alias Corsélien, responsable de polars tout aussi surprenants sous le nom de Kââ. *L'État des plaies*, *Bruit crissant du rasoir sur les os* et *Retour au bal, à Dalstein* traitent de l'essence du Mal absolu. Professeur de philosophie, Marignac voit dans la fiction gore un avantage que l'écrit théorique ne possède pas : elle permet d'accéder à une poésie glaçante du Mal, d'en mieux approcher le chaos, de le scruter, en refusant les schémas d'intrigues rassurantes, le folklore mythologique. Un gore psychologique enferme les enquêteurs, personnages banals bientôt saisis d'effroi, au cœur de décors provinciaux dépourvus d'étrangetés. Un adjudant de gendarmerie sillonne l'Aubrac à la recherche de loups-cerviers, résurgence sadienne de la bête du Gévaudan. Un médecin de campagne, dans les Pyrénées clouées par la chaleur, suit des séminaristes préleveurs sauvages d'organes. Un professeur d'histoire se perd dans une Moselle carbonisée. Ces antihéros sont happés par le nihilisme grinçant de l'auteur. Lucides, ils se délectent de la peur répulsive, fascinés par le Mal, contrairement aux victimes tétanisées qui jonchent les récits, corps déchiquetés par les crocs, écorchés vifs, fondus et calcinés. Ils succombent, mais en pleine conscience. Personnages d'ivresse, ils écluent leur whisky et s'étourdissent d'abominations. Un ange au scalpel exterminateur, épiluchant le derme des vivants, une gamine perverse aux seins menus sont leurs trop fatales séductrices. L'écriture précise de Corsélien oublie son ironie sociale, à son tour emportée par l'abjection, libérant d'inoubliables visions d'horreur. Munie de lunettes de soudeur, Wanda arme le lance-flammes. Une mère supérieure entre en ébullition, le dortoir de l'orphelinat s'embrase : « Les enfants ne hurlèrent pas, ne tâchèrent point même de fuir par la porte de l'autre côté. Tout

se mit à flamber dans une démente absolue, vingt corps se tordant ensemble, en une sorte d'harmonie insoutenable. »

*Corps et liens*, tome I [*L'État des plaies, Bruit crissant du rasoir sur les os et Retour au bal, à Dalstein*], de Kââ/Corsélien [Pascal Marignac], préface d'Artikel Unbekannt, présentation de David Didelot. Éditions Black Coat Press, coll. « Rivière blanche », Encino, 2016.

Émission du 15 octobre 2016

## 5. Le duc de Maldoror

Atteignant des tirages records de 300 000 exemplaires, *Kiwi* est le plus célèbre illustré des éditions lyonnaises Lug. Lancé en septembre 1955, ce mensuel termine sa course vaillante en décembre 2003, avec un 582<sup>e</sup> numéro. Blek le Roc en est le personnage-phare, idéaliste et loyal trappeur de la région du Maine, combattant l'arrogante oppression anglaise, avant la guerre d'indépendance. Son impressionnante musculature, ses cheveux couleur de blé mûr en font un héros bagarreur et courageux, charismatique mais conventionnel, dont la bibliographie chronologique s'étend sur les deux tiers du nouveau volume de l'*Encyclopédie des bandes dessinées de petit format* de Gérard Thomassian, dite *Encyclopédie Thomassian*. Le trésor de *Kiwi* se trouve dans les 69 premiers numéros : « Le Petit Duc », une série baroque à l'inspiration fantastique. Une république imaginaire, baptisée Maldovie, puis Maldoror, aux mains d'une junte militaire fasciste, un jeune duc, Mirko, qui s'enfuit après le meurtre de son tuteur. À partir de cet argument classique, le dessinateur imagine un récit initiatique sur la quête d'un père insaisissable.

Paysages lunaires, civilisation futuriste souterraine, tribus archaïques, ville morte, sables mouvants, hommes-léopards d'Afrique, robot d'acier, reine déchue d'une cité perdue, ana-